

Dès 1840, l'Europe a comblé les vides humains causés par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Et la variole, fléau des deux siècles précédents, est pratiquement éradiquée. Mais les ressources naturelles n'ont pas augmenté, et la révolution industrielle n'a pas encore créé beaucoup d'emplois. Aussi, la seule solution pour survivre est-elle l'émigration. Et cela est aussi bien vrai en Irlande, qu'en Allemagne, en Espagne ou en Italie, ou encore en France.

Mais la grande destination, ce sont les Amériques, du Sud et Centrale pour Espagnols et Italiens, du Nord pour beaucoup d'autres.

En 1815, l'Allemagne a été remembrée. Par exemple, sur la rive gauche du Rhin, au nord de l'Alsace, on a vu se créer une Bavière et

une Prusse Rhénanes. Et c'est d'un canton de ce dernier territoire, celui de Birkenfeld, qu'un groupe d'Allemands a décidé de partir pour l'Amérique du Nord. Comme cela se faisait à l'époque, ils ont chargé un spécialiste d'organiser cette émigration de plus de huit cents personnes vers un village à faire naître dans le Far West mythique. Ils ont tous versé le coût du voyage à l'entrepreneur choisi. Cette somme, ils l'ont économisée sou par sou, et même, pour certains, ce sont leurs voisins qui ne partaient pas qui se sont cotisés pour la réunir.

Le convoi quitte vraisemblablement la région de Birkenfeld au cours de l'été 1845 et se dirige vers Dunkerque, où doit se passer l'embarquement sur le navire qui doit faire traverser l'Atlantique aux colons. Mais, à l'arrivée au port, ces derniers constatent que ce bateau n'est pas là et que l'homme à qui ils avaient confié le soin d'organiser leur voyage a disparu en emportant

toutes leurs économies.

Ils se retrouvent donc abandonnés et sans le moindre argent sur les quais de Dunkerque. L'administration prussienne de leur province d'origine ne veut plus entendre parler d'eux, et ne veut rigoureusement rien faire pour les aider. Le gouvernement français considère qu'il n'a rien à voir dans cette aventure de Prussiens partant aux États-Unis d'Amérique.



Alors, nos Allemands sont restés, complètement démunis de tout, sur les quais du port de Dunkerque. Ils n'y ont vécu que grâce à la charité des Dunkerquois qui n'ont pu que les empêcher de mourir de faim.

Ce n'est qu'au bout d'un an de cet abandon total que l'administration française a commencé à envisager de faire quelque chose. Et, après bien des tergiversations, on eut l'idée d'envoyer en Algérie ces pauvres hères. Bugeaud, qui avait pourtant un faible pour les agriculteurs allemands, obéissants et travailleurs, commença par refuser brutalement. Mais, comme Paris insistait, il finit par accepter.

En fin de compte, du 23 août au 4 septembre, ce sont six navires qui quittèrent Dunkerque, emmenant à leur bord, plus de huit cents Allemands, qui avaient laissé leur village plus d'un an auparavant. La traversée de Dunkerque à Oran avec des bateaux naviguant à la

voile a été longue et éprouvante. Ce n'est qu'après le 15 novembre que nos colons Allemands arrivent dans leurs villages de destination. Car ils sont trop nombreux pour n'en peupler qu'un seul. Ces deux villages s'appelleront Sainte-Léonie et La Stidia (qui deviendra plus tard Georges-Clemenceau).

Le premier contact avec ce qu'ils trouvent en arrivant est catastrophique.

Rien n'a été préparé pour les recevoir. L'Algérie rentre à cette époque dans la saison des pluies et du froid, et nos arrivants sont dépourvus de tout. L'armée voudrait bien les aider, mais les règlements et le budget s'y opposent. Et pourtant, ils travaillent de toutes leurs faibles forces. Et le haut commandement, le général Bugeaud en tête, est stupéfait de constater que, malgré les efforts déployés, la prospérité ne vient pas

aussi vite qu'on aurait pu l'espérer. Nous, nous savons que les lopins qu'on leur avait attribués étaient couverts de palmiers nains et de jujubiers ; et la terre, pleine de cailloux. Et depuis bien longtemps, elle n'avait connu que le passage des moutons.

Les deux villages vont végéter pendant plusieurs années, jusqu'à ce que des audacieux aient l'idée d'acheter quelques moutons et de s'associer à moitié avec des indigènes du voisinage pour faire croître ces troupeaux.

Vers 1860, on peut considérer que les deux villages sont tirés d'affaire. Et, lorsqu'en mai 1865, l'Empereur Napoléon III traverse Sainte-Léonie, décorée de feuillages et où un arc de triomphe de verdure a été dressé, la chaleur de l'accueil qu'on fait à l'illustre visiteur est la preuve de l'aisance enfin obtenue. Et le maire, dans sa harangue, demande instamment que soient simplifiées les formalités d'accession à la

nationalité française, souhait, dit-il, de ses administrés et de nombreux étrangers des villages environnants. Il est certain que ce vœu est à l'origine de la promulgation de l'article trois du Senatus Consulte de 1865.

Les Allemands ne se sont pas seulement fixés à La Stidia et à Sainte-Léonie. Les tout premiers, arrivés bien avant 1840, ont tout d'abord été installés dans la banlieue d'Alger, à Mahelma ou à Dely Ibrahim, puis ont formé un groupe

solide dans la population initiale de Boufarik.

Et de 1845 à 1860, des recruteurs payés par le gouvernement français ont convaincu des Allemands venant des deux rives du Rhin de venir s'installer en Algérie plutôt que de partir aux Amériques. On retrouvait par exemple nombre de leurs descendants dans la région de Guelma, dans le Constantinois, à Guet Es Stell, ou à Penthièvre d'Algérie.

J'ai parlé tout à l'heure du Senatus Consulte de 1865. Un grand nombre de ces Allemands a profité des facilités que ce texte offrait pour obtenir la nationalité française. En 1870, tous sont restés d'une fidélité totale à leur nouvelle patrie. Et, pour ne plus jamais risquer d'être appelés "Boches", ils se sont tous proclamés Alsaciens et fiers de l'être.

INCIDENT DE CHEMIN DE FER À TLEMCEN

André Andréo

Un jour, pendant les événements d'Algérie, je revenais en train de Tlemcen à Marnia, où j'occupais les fonctions de chef de secteur E.G.A, je me trouvai dans un wagon avec des policiers en civil.

Nous nous aperçûmes qu'il se passait quelque chose d'anormal lorsque le train accéléra alors que nous passions une tranchée et que le wagon postal accroché à la locomotive se mit soudainement à brûler ! Des gars avaient balancé des torches enflammées depuis le haut de la tranchée. Le convoi s'arrêta ensuite dans la plaine.

On décrocha le wagon en feu, et la locomotive redé-

marra seule vers Marnia. Aussitôt, un capitaine permissionnaire rassembla les militaires de protection qui se trouvaient dans un wagon en queue du train et leur demanda de se poster autour du train pour protéger les voyageurs. Ces jeunes, arrivés ce

même jour de métropole à Oran, étaient affectés sur la frontière marocaine. Ils avaient un poste radio (mais aucun d'eux ne savait s'en servir) et un mousqueton chacun, mais pas une cartouche. Le capitaine rassembla égale-



Train dans la nouvelle gare de Tlemcen

ment les civils armés. J'avais un pistolet 7.65 avec, bien entendu, mon port d'arme.

Nous étions donc un policier ou un civil armé d'un pistolet, et un militaire avec un fusil sans munitions tous les cinquante mètres, pour protéger le

train. Je me retrouvai sur un monticule avec un jeune soldat choqué et en larmes, qui me dit alors : *"Si je dois garder cette arme sans cartouche pendant mon séjour pour défendre l'Algérie française et être égorgé, autant prendre tout de suite une balle dans la tête."*

Il n'avait pas du tout le moral. Je l'ai réconforté comme j'ai pu. Il ne se passa rien... Tard dans la nuit, une locomotive arrivée de Tlemcen nous remorqua à Turenne, où la Légion nous donna à manger. Nous passâmes ensuite la nuit dans le train, ou la salle d'attente de la gare. Le lendemain, nous rejoignîmes Marnia.

Si des policiers, ou des civils qui ont participé à ce voyage lisent ce compte rendu, j'aimerais qu'ils me contactent et surtout, me donnent la date de cet événement car mes agendas sont restés en Algérie.

N.D.L.R : André ANDREO est un de ces nombreux Pieds-noirs qui ont contribué à libérer la France.

Sous les drapeaux à Fès (Maroc), il rejoint la 2^e D.B. du général Leclerc, à destination de l'Angleterre. Il débarqua à Grandcamp (Utah Beach), participa à la campagne de Normandie, puis à la bataille de Paris du 23 au 31 août 1944. Il prit également part à la campagne des Vosges, à la bataille de Strasbourg (du 20 au 27 novembre 1944), à la campagne d'Alsace, aux opérations de Royan du 15 au 18 avril 1945 et, lors de la campagne d'Allemagne, à la prise de Berchtesgaden, le 5 mai 1945.

Médaillé militaire, il reçut de nombreuses distinctions, dont la Croix de Guerre, deux citations : à l'ordre du régiment, et à l'ordre de la brigade. Il est le porte-drapeau de la 2^e D.B.